Document generated on 08/04/2025 5:37 a.m.

Siggi
Le magazine de sociologie

Petit remerciement à un mauvais rêve

Irmgard Keun

Number 3, Fall 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/98683ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)
2564-1824 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Keun, I. (2021). Petit remerciement à un mauvais rêve. *Siggi*, (3), 48–49.

Tous droits réservés © L'Esprit libre, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

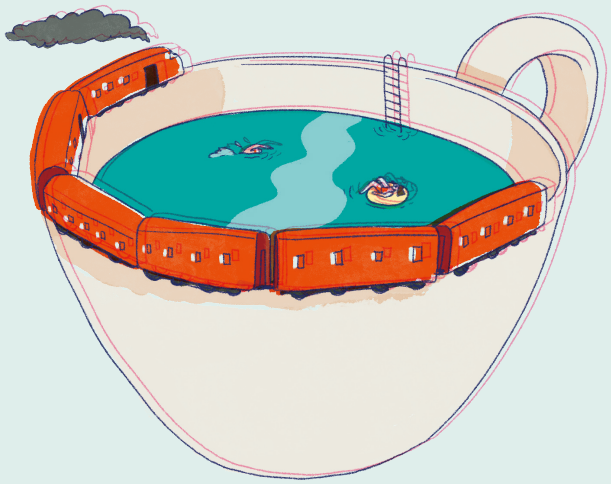
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

(RE)DÉCOUVRIR
UN CLASSIQUE



Petit remerciement à un mauvais rêve

IRMGARD KEUN (1934)

Siggi *est ancré dans le présent, mais connaît également ses classiques. C'est pourquoi il se permet d'en rééditer. Irmgard Keun (1905-1982) était une écrivaine, feuilletoniste et fine observatrice de la société allemande. Peu connue dans le monde francophone, ses romans ont pourtant connu un grand succès, surtout à l'époque de l'entre-deux-guerres. Nous traduisons ici un texte de 1934*[1].

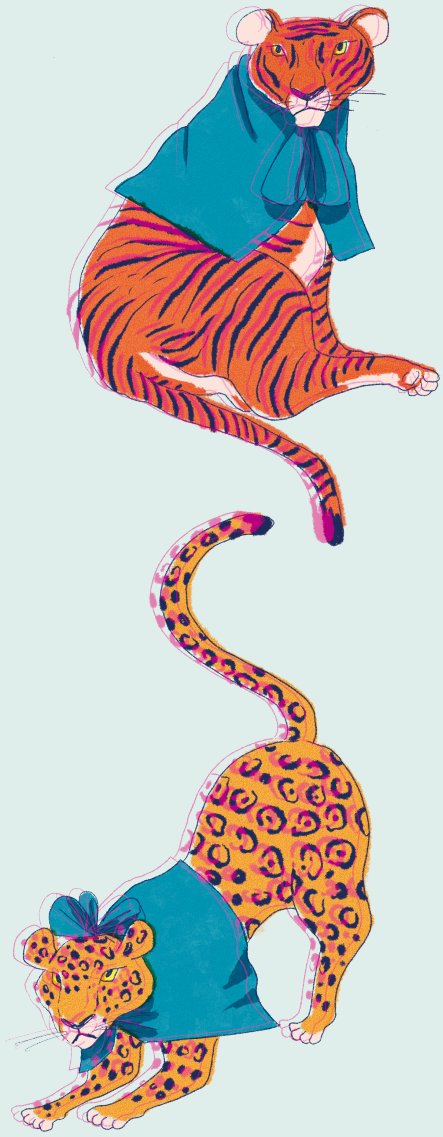
Train de nuit Berlin-Munich. (Y a-t-il quelque chose de plus amusant qu'une si petite pièce en mouvement?) La pluie claque contre les vitres, les lumières des lanternes s'élancent comme des étoiles expulsées en fuite. Je n'ai à vrai dire aucune raison d'être triste, mais l'émotion est là, une véritable mosaïque de mille petites peines : petits soucis, petites peurs, une lettre insensible…

Mieux vaut que je m'endorme rapidement et fasse un rêve bien joyeux…

Est-ce un café ou une piscine? Je connais déjà tout de rêves précédents. Je sais aussi que je rêve, mais je ne peux pas me réveiller. Plusieurs tables et chaises, comme dans une grande pâtisserie. Dans un escalier, je rencontre une fille avec un nœud en soie couleur bleuet dans les cheveux. «Bonjour, Ilse.» Je ne suis pas du tout surprise de la reconnaître, même si je ne l'ai pas revue depuis mes années d'école et que je n'ai jamais pensé à elle. Elle rit avec mépris, me dit que je porte une vieille robe laide, que je l'ai mise dans le mauvais sens — je veux l'enlever, mais je n'y arrive pas. Un tigre et un léopard vêtus d'habits de soie couleur bleuet sautent dans le jardin. Je sais pertinemment que les habits sont en crêpe de Chine. Les animaux sont encore assez loin, mais dangereux, ils se rapprochent — je veux aller dans l'eau et nager, dans l'eau je suis sauvée. Ma mère est dans une pièce complètement nue et me dit qu'elle a donné mon bol en agate à madame Bellmann. Je verse des larmes amères de colère et de rage devant un geste aussi indélicat. Elle sait pourtant à quel point je tiens à ce bol, et que je ne supporte pas madame Bellmann. Je dois toujours

pleurer davantage, et je dois aussi m'enfuir — je ne sais plus pourquoi. Je monte et descends des escaliers à toute allure, tout est d'un vide fantomatique, il n'y a personne nulle part — je dois m'échapper dans une pièce et fermer la porte derrière moi. Mais chaque fois que j'arrive près d'une porte ouverte, le cadre se rapetisse, ma tête heurte un mur et je ne peux pas me pencher. Je suis dans une pièce sombre et inconfortable; quelques personnes sont assises dans un coin, ce sont des avocats anglais, ils disent que je serai peut-être envoyée en prison en Angleterre pour un an. Quand je veux dire quelque chose, une de mes incisives tombe — je mets ma main sur ma bouche pour qu'on ne puisse pas y voir le trou laissé par la dent.

Lorsque je me réveille, je suis sonnée. Ce n'est qu'au petit déjeuner dans la voiture-restaurant que je reprends lentement mes esprits. Dieu que la vie est belle ! Pas d'animaux sauvages nulle part, pas de gens hostiles nulle part. Tous affichent des visages aimables. Je mâche avec conscience et plaisir — toutes mes dents sont fermement fixées. Quand je pense à la bouche édentée du rêve, je me sens ravissante, comme une fille dans une publicité de dentifrice. Oui, et j'ai encore assez d'argent pour me payer le petit déjeuner. Oh, quel bienfait pour la santé qu'un rêve qui amplifie nos petites peurs et tourments à l'extrême et nous démontre ainsi de façon si vivace toute leur insignifiance.

À Munich, mes parents m'attendent sur le quai de la gare. Je ne peux pas pardonner tout de suite à ma mère d'avoir offert mon bol en agate à madame Bellmann. De son côté, ma mère ne m'a jusqu'à ce jour pas pardonné d'avoir rêvé d'une telle chose. Aussi, je ne me suis toujours pas débarrassée d'une légère aversion pour les avocats anglais, même si je n'ai peut-être rêvé à eux que parce que, quelques jours plus tôt, j'avais lu Richard III. Peut-être certaines aversions ne sont-elles ainsi justifiées par rien d'autre qu'un rêve.

[1] Irmgard Keun, « Kleiner Dank an einen bösen Traum », *Das Werk* (tome 2), Göttingen, Wallstein, 2017 [1934], p. 85–86.